KYRA KYRALINA D'ISTRATI – UN CAS DE CRÉOLISATION/TRADUCTION CULTURELLE AVANT LA LETTRE ?

Muguraş CONSTANTINESCU[4]

Abstract : In the present article we propose a reading of the story *Kyra Kyralina* by Panait Istrati, published in France in 1923 and written in French but punctuated with foreign (primarily Romanian) words. The aim of our analysis is to put to the test the analogy between the writer's identity-imbued scriptural gesture and *cultural translation* as practiced nowadays by postcolonial writers. At the same time, a question will be addressed as to whether the hybrid writing of *Kyra Kyralina* and of other works by Istrati qualifies as a sort of *creolization* avant la lettre, as defined by Glissant, which is comparable (Reynold, 2011) to the *cultural translation* promoted by Bhabha.

Keywords: *Kyra Kyralina,* Istrati, hybrid writing, creolization, cultural translation

Istrati – un écrivain entre les langues et les cultures

Le cas littéraire de Panaït Istrati (Brăila, 1884-Bucuresti, 1935) est rare, car, comme nous le verrons par la suite, il débute comme écrivain en français mais, paradoxalement sans connaître, au moins à ses débuts, très bien cette langue.

Né à Brăila, de mère roumaine et de père grec, balançant entre ses langues maternelle et paternelle, grand voyageur, Istrati vit sa petite enfance dans le village de Baldovineşti près du Danube et ensuite son adolescence et sa jeunesse dans sa ville natale, grand port cosmopolite. Brăila est, à cette époque, un véritable creuset de différentes cultures et lieu d'interférences de plusieurs langues, roumain, grec, turc, bulgare, albanais macédonien, arabe, tzigane, hébreu, etc. qui laissent des traces dans son écriture littéraire élaborée dans un français d'autotraduction, au moins dans ses premiers écrits.

Sa vie de vagabond et voyageur à la recherche du travail, de l'amitié et de la chance, l'a fait traverser des pays proches géographiquement comme la Grèce et la Turquie et mieux connaître leurs langues, ou d'autres orientaux comme l'Egypte, la Syrie, le Liban, et connaître un peu l'arabe. Dans ses voyages il a connu aussi des pays occidentaux comme la Suisse, la France, L'Italie, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche, sans ignorer pourtant un grand état de l'Est, controversé, comme l'URSS (il y voyage dans la région de Moscou, de Géorgie, d'Arménie, d'Ukraine) et dont la connaissance l'a fait changer de conviction politique.

À cette multitude de pays, on peut ajouter celle des métiers qu'il a pratiqués, tantôt à Brăila, tantôt en Egypte, en Syrie, au Liban, tantôt en Suisse,

[4] Université « Ştefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

tantôt ailleurs : peintre en bâtiment, photographe ambulant, homme-sandwich, journaliste, valet de chambre, mécanicien, livreur, cabaretier, serrurier, infirmier, journaliste. Comme en contrepartie, au sommet de sa carrière, à ces métiers de fortune s'ajoute une période glorieuse d'écrivain bien connu, invité dans de grandes villes d'Europe pour donner des conférences sur des thèmes littéraires et artistiques.

La relation d'Istrati avec les langues est complexe, même compliquée. Vraisemblablement (Istrati, 1998a), le futur écrivain a voulu apprendre le grec, en travaillant comme apprenti chez un pâtissier grec, Kir Nikolas, justement pour connaître et pouvoir parler la langue de son père :

> Interesul pentru limba greacă sporește când, ajuns băiat de prăvălie la Kir Leonida, începe să o învețe. Istrati va recupera limba tatălui având ca « dascăli » de greacă pe bunul Căpitan Mavromati, pe Kir Nicola și Barba Yani, iar mai târziu va folosi acest idiom cu Nikos Kazantzakis și alți « Kalos anthropos » pe care acesta i-i va prezenta la Atena ».
>
> [L'intérêt pour la langue grecque croît lorsque, devenu apprenti chez Kir Leonida, il commence à l'apprendre. Istrati récupérera la langue du père ayant comme « maîtres » le gentil capitaine Mavromati, Kir Nicolas et Barba Yani ; plus tard, il parlera cet idiome avec Nikos Kazantzakis et d'autres « Kalos anthropos » qu'il va connaître à Athènes. (Cogălniceanu, 2009)

Pour ce qui est de la familiarité avec des langues comme le turc et l'albanais, parlées par des natifs, en général, marchands et artisans, établis dans le grand port du Danube, elle date de son enfance dans un milieu naturellement cosmopolite et plurilingue.

Autodidacte, Istrati a quitté l'école vers quatorze ans pour s'instruire par des livres et des dictionnaires qui l'accompagnaient dans ses voyages – sa « Sorbonne » (Istrati, 1994 : 33) - occasion pour lui de connaître et de baigner dans d'autres cultures et civilisations, de comprendre et de pratiquer plusieurs langues. La publication en français, encouragée par Romain Rolland, de son premier roman *Kyra Kyralina,* texte dans un français bariolé de mots roumains et étrangers, surprenant par son hybridité est toujours une affaire de langues, d'apprentissage et de traduction. Istrati a choisi comme langue d'écriture le français à cause de son admiration envers Rolland et envers la littérature française mais, sans doute, son choix se porte vers une langue « universelle », de culture, par excellence, également pour mieux se faire connaître.

Istrati apprend la langue française, selon les souvenirs de Joseph Kessel, aidé par son ami juif d'origine roumaine, Josué Jéhouda, avec ardeur et assiduité :

> Istrati avait le don des langues. Et celle-ci, née du latin comme l'était son parler naturel, lui sembla après le turc, le grec et l'arabe – aisée, amicale, et comme à lui promise, destinée. […]

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

> Cependant, un trait nouveau, essentiel, marqua cette instabilité, qui ressemblait à tout son passé de vagabond. Quel que fût le lieu, le gîte, le travail, - Istrati s'attacha, s'acharna à poursuivre dans toutes ses vicissitudes un même et seul but : l'étude du français. Il y consacrait quelques heures ou quelques instants selon les circonstances. Mais chaque jour (Kessel, [1968] 1992 : 19-20).

L'apprentissage de cette langue d'élection et d'adoption s'est vite accompagné d'un projet ambitieux, à la limite du rêve, devenir écrivain de langue française :

> […] Et peu à peu, à mesure qu'il pénétrait, maîtrisait, aimait toujours plus et mieux cette langue merveilleuse, se forma en lui un rêve qui devint désir, besoin, obsession : s'exprimer, par écrit, en français (Kessel, *op. cit.* : 20).

Tout passe chez l'écrivain Istrati par les langues, et par plusieurs formes de traduction : en quelque sorte, il se trouve toujours entre deux et plusieurs langues ou même dans deux et plusieurs langues, les langues du sentir et du vivre, d'une part, et la langue de l'écriture et de la renommée, d'autre part. Selon le témoignage de Kessel, lorsqu'il apprend le français, le futur écrivain traduit le *Télémaque* de Fénelon comme exercice d'apprentissage et lit *Jean-Christophe* à l'aide du dictionnaire bilingue.

De toute façon, par ses parents d'origines différentes, par sa vie d'éternel voyageur à travers diverses régions et langues et par son option pour le français comme première langue d'expression littéraire, Istrati est, comme on l'a dit, né cosmopolite[5] et s'est toujours trouvé en situation de balancement entre les langues et les cultures. Vers la fin de sa vie, après plusieurs tentatives d'autotraduction du français vers le roumain et du roumain vers le français, l'auteur arrive à la conclusion qu' il est « venu dans les lettres françaises avec une âme roumaine, à laquelle j'ai dû prêter un visage français. Lorsque j'ai essayé de donner à cette âme un visage roumain les choses se sont mal passées, car elle s'était habituée au visage étranger. » (2015 :194, c'est nous qui traduisons). L'expérience de traduire du roumain vers le français le *Pêcheur d'éponges* l'a conduit au même sentiment que l'écriture originale change à travers l'(auto)traduction et devient autre chose.

***Kyra Kyralina* – un récit ottoman écrit en français par un écrivain roumain**

Lorsqu'il publie son premier récit en français, langue qu'il a apprise autant de manière livresque que d'expérience quotidienne, Istrati veut faire

[5] Monique Jutrin-Klenner, *Panaït Istrati, un chardon déraciné. Écrivain français, conteur roumain*, Paris, François Maspero, 1970, p. 111 (Enfant adoptif de la France, il fut expulsé par l'Egypte, par l'Italie, par la Grèce, alors que les Roumains le traitaient de Grec et les Grecs de Roumain – lui qui était né cosmopolite !)

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

connaître au public français ses culture et civilisation d'origine, avec un certain souci d'identité, où le conte, l'histoire, le récit, l'anecdote ont une place importante sur un fond de croyances et rites autochtones. En choisissant d'écrire en français, Istrati se propose de faire connaître ce qu'on pourrait nommer sa « roumanité » et comme nous allons le voir, également sa « balcanité » :

> […] *ma sensibilité*, qui s'exprime aujourd'hui en français par un hasard extraordinaire, *jaillit d'une source roumaine*. (1994, p.309) (souligné par l'auteur).
> […] *je suis, et j'y tiens, un écrivain roumain*. (1994 : 309) (souligné par l'auteur).

Il faut souligner que dans l'univers istratien se croisent, comme nous l'avons déjà dit, plusieurs types de culture : celle du village et du monde paysan, imprégnés de croyances orthodoxes et de traditions roumaines, celle du port cosmopolite de Brăila, espace multiculturel et plurilingue, par excellence, marqué par des traditions foraines et citadines, celle de l'espace balkanique et oriental parcouru par ses personnages, marqué par le voyage, l'aventure et la confrontation des traditions culturelles et la rencontre des langues (Constantinescu, 2013 : 61- 71).

L'écrivain de Brăila se propose de rendre par écrit, dans une langue occidentale, consacrée par sa culture, ce *mixtum* conteur de civilisations et de langues, spécifique pour sa région d'origine et qui a bien marqué son vécu. Ce choix du français langue d'autorité en matière de littérature et de culture signifie aussi une perspective de reconnaissance internationale pour le futur écrivain qui jusqu'à la quarantaine a publié en roumain des écrits journalistiques portant, en général, sur des problèmes politiques et sociaux.

Les trois récits – *Stavro*, *Kyra Kyralina, Dragomir* - sont groupés sous le titre fédérateur, *Kyra Kyralina* et illustrent bien la composante ottomane et greco-balkanique de son univers fictionnel et furent autotraduits en roumain par Istrati, en réaction à leur mauvaise allotraduction. Ils ont été choisis par nous pour illustrer un geste scriptural et culturel téméraire et singulier envers le français, considéré comme langue de la culture, par excellence, mais aussi comme langue de la réussite et de la reconnaissance, même si on rapproche parfois Istrati de Konrad qui a fait un geste scriptural quelque peu comparable par rapport à l'anglais (Istrati, 2015 : 152)

Kyra Kyralina paraît le 15 août 1923 dans la revue *Europe* et l`année suivante, en volume, chez Rieder. « Conteur-né », « conteur d`Orient », comme l'avait appelé Rolland dans la préface à ce volume, Istrati raconte les histoires dramatiques des belles Kyras, mère et fille, l'une tuée par la barbarie de son mari, l'autre enlevée pour devenir esclave dans un harem, en faisant vivre ses personnages tantôt à Braila, tantôt en Turquie, ou dans des pays orientaux - l`Anatolie, l`Arménie et la Turquie d`Europe - qu'ils traversent dans leur voyage-quête. Ce livre est une sorte de *Mille et une nuits* par l'emboîtement des

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

histoires l'une dans l'autre et par la prolifération des conteurs. Adrien Zograffi, le conteur principal le présente comme « l`odyssée de mes pérégrinations à la recherche de ma sœur, qui fut enfermée dans un harem dès l`arrivée à Constantinople » (1994, p. 168). Par leurs origines où plusieurs races - turque, russe et grecque - se croisent, le frère de Kyra et elle-même sont représentatifs de l'univers pluriculturel et plurilingue d'Istrati. Des termes spécifiques pour la civilisation matérielle et spirituelle de plusieurs ethnies se côtoient presque naturellement dans le texte istratien, termes réunis dans un riche glossaire par la dernière éditrice[6] de l' « auteur roumain d'expression française ».

Ses narrateurs et ses personnages, roumains, grecs, albanais ou turcs, arméniens, russes, juifs ou tziganes parlent français mais un français hétéroclite, où il y a des expressions, proverbes, jurons, exclamations, noms, surnoms de personne de toutes ces diverses langues, en fonction également de l'origine des personnages ou du pays où ils se trouvent.

Panaït Istrati parsème ses textes de mots, syntagmes et phrases en roumain, grec, turc et en d'autres langues pour faire connaître au public de langue française une ambiance et une culture orientale et balkanique, notamment roumaine. Ses textes, rédigés d'abord en sa langue d'élection – le français - sont marqués par la présence concomitante de plusieurs langues, même si dans un dosage différent, où le roumain est privilégié, correspondant aux idiomes des divers locuteurs. Le cas d'Istrati est singulier par les rapports qu'il entretient avec plusieurs langues et, à la fois, avec la traduction qui se manifeste, sans doute, mentalement dans ses premiers livres français.

Un français bariolé et bousculé

Ce n'est pas le français cartésien, bien structuré et structurant (Mavrodin, 2000 : 255-274), marqué par la logique et par la clarté que va embrasser Istrati, mais l'un imprégné par des traces d'autres langues et cultures, incorporées dans cette langue istratienne hybride, rejetée par certains, acceptée par un grand nombre de ses lecteurs, dont de noms littéraires importants de l'époque.

La syntaxe de son français est bousculée, le lexique en est enrichi, la traduction littéraliste se fait sentir et le report est à grand honneur le dans le texte d'Istrati. A travers la correspondance et les entretiens d'Istrati, on sait qu'il a beaucoup négocié pour imposer et garder telle ou telle solution courageuse, choquante même, avec des amis groupés autour de Romain Rolland et de la revue *Europe* comme Bloch et Guéhenno (Istrati, 1988b : 14, 202, censés corriger et revoir ses textes en vue de la publication.

Les stratégies que l'écrivain roumain emploie pour écrire en français sur un monde composite, à dominante roumaine se retrouvent souvent dans la

[6] Linda Lé, Istrati, Panaït, *Œuvres I et II*, III édition établie et présentée par Linda Lé, Phébus Libretto, 2006.

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

traduction : citation en langue étrangère (roumain, grec, turc etc.) francisation, littéralisme, explicitation, incrémentialisation, stratégies utilisées et ajustées plus tard lors de l'autotraduction des textes istratiens vers le roumain. C'est pour cela que nous pouvons parler, au moins pour les premiers livres de l'écrivain de Brăila, d'un processus de traduction qui se passe d'abord mentalement et est parfois suivi d'un processus de négociation avec ses collaborateurs-réviseurs.

Pour rendre en français des expressions idiomatiques roumaines, Istrati procède à un certain littéralisme, force la syntaxe du français et propose de nouvelles connotations à des mots français. Il émaille ses textes de nombreux vocables roumains, turcs, grecs etc. plus aptes à rendre une couleur culturelle, vocables qui tantôt s'éclairent par le contexte, tantôt sont explicités par une périphrase, tantôt sont expliqués par une note en bas de page (exemples : « *căciulă », « plăcintă », « doină », « caval »*).

Le roumain, à travers de bons échantillons, devient à ce moment pour Istrati une langue citée, rehaussée par les italiques ou les guillemets et apte à s'intégrer, même si occasionnellement et ponctuellement, dans le français. Dans la version française, un mot turc roumanisé comme *salepgdi* (*salepgiu* en roumain) est accompagné d'une note en bas de page (vendeur de limonade), de même que *ghiabour*, autre terme turc roumanisé (riche propriétaire, *chiabour* en roumain), termes écrit l'un en caractères normaux, l'autre en italiques, selon des critères pas très clairs. D'une façon ou d'une autre, ils servent à mettre en valeur des mots étrangers, notamment roumains, même si souvent d'origine balkanique ou orientale, ce qui crée des couches successives de connotations et donne une idée de la complexité culturelle du texte, considérée ici au niveau micro- et macro-textuel.

En échange, dans le même texte et sur la même page *okas* (kilo) de vin est pris en charge par le contexte : « payant, sans regarder, des *okas* de vin par-ci, par là » ([1924] 1994 : 42). L'hésitation typographique se maintient partout car sur la même page *okas* est en italique, tandis que « *crâsmaritza »* (bistrotière), terme également explicité par le contexte, est écrit entre guillemets. Les exemples de ce type pourraient se multiplier, en conduisant vers la même conclusion que, par un certain procédé typographique, qui dépend peut-être de quelques normes éditoriales encore hésitantes, on souligne les mots roumains, turcs, grecs que le français rehausse et met en valeur, en leur servant en quelque sorte de repoussoir.

En ce qui concerne les proverbes et les dictons spécifiquement roumains, l'attitude d'Istrati est tout à fait étonnante et innovatrice : il refuse catégoriquement toute équivalence et opte pour une traduction littérale qui force la syntaxe du français et tente un transport d'idiomaticité, jugé, en général, impossible. Dans ce cas la littéralité d'un syntagme est prise en charge pour le sens par le contexte et par des périphrases. Istrati a eu recours à ces apparemment impossibles transport et transplant d'idiomaticité parce qu'il veut, par leur intermédiaire, rendre mieux compte de l'intimité d'une pensée, de

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

la philosophie d'un peuple contenue dans sa langue. En échange les noms propres, anthroponymes, toponymes, hydronymes, véritables, selon nous, pépites culturelles du texte sont soit gardés tels quels, soit légèrement francisés ou, s'il s'agit des surnoms, traduits (Lenz, 2006 : 91-101).

Par la « citation », le report des termes roumains, sorte d'emprunt occasionnel et éphémère, par la traduction littérale des expressions idiomatiques, Istrati accomplit un geste « francophone » de « créolisation » avant la lettre, en attirant l'attention du public français, en premier lieu, et étranger, ensuite, sur une culture et une civilisation qui est pour lui son identité et qu'il veut faire connaître dans le monde. Pour ce faire, il choisit la langue de l'autre, de large circulation, la langue d'une culture centrale pour mieux valoriser la sienne, périphérique et disposant d'une langue peu connue, de circulation restreinte. Cette dernière, comportant un fonds oriental (Enică : 2009) plus présent encore dans sa ville natale, important port cosmopolite à l'époque, inscrite par bribes dans le français de son écriture hybride devient chez Istrati expressivité littéraire et identitaire.

Selon certains chercheurs « Istrati imprègne le texte français de reports roumains, de mots appartenant au langage familier, populaire, qu`on peut fréquemment entendre dans les rues d`une ville cosmopolite. Les reports ont un rôle stylistique, ils servent à tracer toute une culture, à marquer une rhétorique des espaces étrangers (Hetriuc, 2015: 51).

Ainsi, par exemple, certains mots turcs sont-ils francisés : le café est préparé dans l`*ibrik* (récipient spécifique), avec un talent de *cafédgi* (celui qui a le savoir-faire de préparer le café turc), et bu ensuite dans des tasses sans soucoupes, appelées *félidjanes* (p. 83). Pour rester dans la terminologie de la gastronomie, on offre sur de grosses *tavas* [plateau] aux gourmets *moussafirs* [invités] des sucreries traditionnelles turques : du *cadaïf*, des *saraïlié* ou *rahat-lokoum* (p.127).

Comme dans la maison de la belle Kyra, la danse, la musique**,** les riches vêtements, la parure sont à l'honneur, le narrateur en donne quelques détails culturellement coloriés ; par exemple, les femmes se maquillent les yeux avec du *kinorosse* (mot turc signifiant une suie très fine), les lèvres avec du *kîrmîz* (mot turc signifiant peinture de couleur rouge) (p. 93) ; les hommes portent, lorsqu'il fait froid, des bonnets d`*astrakan* (mot d'origine russe signifiant peau d'agneau).

L'ambiance de la maison de Kyra est très plaisante, en l'absence du mari aigre et jaloux : on y fume des *narguilés* (84), on y écoute « le plaintif, puis tumultueux chant des *doïnas* roumaines, les languissantes *maniebs* turques, et les pastorales grecques » (93) ; on y danse « à la mode turque ou grecque » (84) ou bien à « la danse arabe du ventre » (93), de sorte que le mari brutal considère que sa femme et sa fille sont des *patchaouras* et Dragomir, le petit frère, un *kitchouk pézévéngh* (85) mots d`origine grecque et respectivement, albanaise, signifiant « prostituée » et, respectivement, « vaurien ».

Les formes idiomatiques sont rendues, de règle, par des équivalences littérales : un personnage « tire les gens par la langue » (les questionne avec

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

insistance et finesse) pour les faire parler, un autre doit « battre les marchés et les foires » (les fréquenter par nécessité) (42), un autre connaît l'importance du « Saint Bakchiche » (le pourboire, le pot-de-vin », (expliqué en note, 44), la fiancée de Stavro a deux frères grands et forts comme des « gdéalats » (bourreaux, en turc », expliqué en note, 44). Ailleurs, on parle d'un vin « à vous faire lancer votre chapeau par la fenêtre » (très fort) (1994, p. 30), d'une « nuit noire à se crever les yeux » (36), de quelqu'un qui aime « donner une *tifla »* (se moquer de quelqu'un) (1994, 92) ; on évoque le corsage serré (de Kyra et de sa mère) « à faire passer leur taille dans une bague » (taille très mince) (1994, 92), on parle des deux frères élevés « dans du duvet » (1994 :150) (dans des conditions très confortables), de quelqu'un qui « se retrouve dans la *belea* » (1994 :55, le dernier terme étant expliqué en note par « embarras »), d'un mari impotent parce qu'il est « lié » et on explicite en note (77) qu'il s'agit d'un « préjugé populaire qui croit la sorcellerie capable d'enlever à un homme sa virilité ».

Les exclamations, interjections et même jurons contribuent, à leur tour, à la couleur locale et régionale. Istrati s'amuse, par exemple, à rendre en traduction littérale les jurons d'un *surugiu* (mot d'origine turc signifiant cocher) qui aiguillonne ses chevaux avec des exhortations d'inspiration religieuse :

> ...Sacrées babouches de la Vierge !...Toutes les saintes icônes !...Les quatorze Évangiles !...Soixante sacrements ! Douze apôtres et quarante martyrs de l`Église !...Hi !...hi ! hi !...Braves cheveux, nom de Dieu et du Saint-Esprit !... (74).

Les chansons populaires rendent l'ambiance de fête où l'on danse la « *sarba* » et l'on joue la « *chindia* », termes donnés en citation par l'auteur. Dans ces chansons traditionnelles, l'auteur garde certains termes et refrains comme en original : *Saute, opinca !… Frappe fort !…Qu'on l'entende aux frontières !…* où *opinca* signifie une chaussure en peau de mouton spécifique des paysans.

Le texte istratien est émaillé également de termes grecs :

- des appellatifs : *Aghios* Nicolas (Saint), *Barba* (oncle), *matia-mu, pulaki-mu (jeune homme),*
- des formules de salut *amesos, eviva halima, kalimeras, kalosto patrioti,*
- des invectives : *zoo* (brute, bête).

À travers ses œuvres publiées d'abord en français, Istrati se dévoile comme un auteur à expression hybride, par excellence, qui a une langue maternelle, une langue paternelle, une langue d'adoption et qui est familier aussi du turc et de l'albanais, un peu de l'arabe et du russe, qui aime son pays et ses traditions mais se considère malgré tout cosmopolite, citoyen du monde.

Istrati et l'écriture hybride

Au bout de cette lecture sur l'écriture hybride d'Istrati avec un regard particulier accordé au récit *Kyra Kyralina*, sa première tentative de ce genre, nous avons retenu quelques arguments pour soutenir l'idée que l'écrivain

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

roumain de langue française fait une œuvre de pionnier à plusieurs égards. Il est téméraire et innovateur par « l'introduction d'un univers alors exotique (roumain, balkanique, cosmopolite, centre-européen, populaire) en langue française. (Lenz, 2006 : 91)

Son existence de pèlerin du cœur et du monde dévoile un être tiraillé entre plusieurs langues (« il faut croire que l'écrivain savait le grec, le turc, un peu de yiddish, d'allemand, d'italien, de hongrois. Lenz : 2006 : 92) et plusieurs cultures, voyageur-vagabond à travers de nombreux pays, pratiquant une multitude de métiers de fortune et qui se déclare lui-même « cosmopolite ». Sa vie besogneuse et ses voyages autant par goût que par nécessité nous font penser à ce que Homi Bhabha appelle un « cosmopilitisme vernaculaire » (Bhabha,[1994], 2007 : 13), non pas, dans son cas, de « type trinidinien », mais de ce qu'on pourrait nommer de « type brăilien » ou « danubien », si l'on pense à ses origines dans le port de Braila au bord du Danube. C`un un monde cosmopolite, « un kaléidoscope de races, de nations, de religions » (Iorgulescu, 2001 : 12). D'ailleurs l'auteur lui-même avoue à plusieurs reprises se sentir à l'aise dans un milieu cosmopolite, même s'il s'agit d'un aspect apparemment mineur comme l'ambiance d'un café: « J`avais loué une chambre au-dessus d`une belle terrasse […] Le café était rempli, depuis le matin jusqu`au soir, du monde le plus cosmopolite. » (Istrati, 1984 : 148)

En revenant à son écriture même si on se limitait aux nombreux noms propres adaptés ou transposés à travers « divers échantillons d' anthroponymes, de toponymes, d' hydronymes etc. » comme le fait dans un article ciblé sur cette problématique Lenz, ils témoignent tous « d'univers linguistiques hétérogènes, allogènes au roumain présents dans le tissu proposé au lecteur francophone. » (Lenz, 2006 : 91) Mais l'analyse qui précède ainsi que d'autres entreprises par des « istratiologues » (Condei, 2001, Hetriuc, 2015) montrent que l'hybridité et l'hétérogénéité de son écriture sont caractéristiques pour toute son œuvre de fiction, élaborée dans sa majeure partie dans un français d'autotraducteur, entremêlé de mots étrangers où l'on trouve des vocables et des phraséologies de toutes les langues qu'il connaissait ou comprenait avec une place particulière accordé au roumain, sa langue maternelle.

Son œuvre de pionnier dans une écriture intentionnellement hybride se voit aussi par les fragments d'arabe, de russe, d'albanais qui « surgis[sent] dans une interjection, un salut, une dénomination » et « font scintiller narration et dialogues comme autant de citations » (Lenz, 2006 : 92). La syntaxe du français est heurtée et renversée par l'intégration des dictons, des proverbes de nature à familiariser le lecteur avec la « philosophie d'une civilisation » différente de la langue et de la culture d'accueil, mais que l'écrivain considère, sans doute, « équivalente en valeur ». (Glissant, 1996) Cette « différence », soulignée de plusieurs manières par Istrati évoque l'idée soutenu par le théoricien de la traduction culturelle Homi Bhaba qui reproche justement aux Occidentaux d'ignorer la différence déterminée par des contextes historiques, sociaux

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

spécifiques qui mènent à des « identités hétéroclites, inégales, multiples et potentiellement antagonistes » (Bhabha) qui réclament le « droit à la différence » (Bhabha, *op. cit.*16).

On pourrait répliquer que les idées de créolisation, soutenue par Glissant et celle de traduction culturelle, soutenue par Bhabha, se réfèrent toutes les deux à l'époque **postcoloniale** et à des pays qui ont connu la relation colonisateur/colonisé.

Dans ce sens on peut néanmoins évoquer « le caractère 'colonisateur' de la littérature française, dénoncé par Nicolae Iorga et à la suite de ce savant par B. Fondane s'interrogeant sur la manie imitative d'une littérature roumaine francomane jusqu' au début du XX^e^ siècle » (Lenz, 2006 : 96). Même si le phénomène est compliqué et nuancé et il peut être vue en termes de symbiose, d'influence, d'imitation etc., on ne peut pas l'ignorer. Fondane lui-même revient plus tard sur ses idées et les nuance davantage, acceptant que la littérature française a stimulé aussi les lettres roumaines et que pour la poésie avant-gardiste on peut parler d'une « réaction solidaire » avec les mouvements modernistes occidentaux :

> La poésie roumaine ayant longtemps de très près suivi la poésie française, jusqu'à Eminescu on trouvait sur le marché nombre d'imitateurs de Lamartine, de Hugo […] Eminescu rompit cette chaîne pour un instant […]. Mais aussitôt après lui l'influence française a repris pied, ne cessant depuis de faire des esclaves, des poètes roumains les plus doués et d'être ainsi nuisible. Pourtant aussi elle a entraîné les meilleurs esprits, elle les a stimulés, de dix en dix ans, vers une plus grande libération, du vers d'abord, de l'esprit ensuite. (Fundoianu/Fondane, 1932)

Toutes proportions gardées, on peut au moins reconnaître chez Istrati un processus similaire d'hybridation de la langue, culturellement dominante, par une ou plusieurs langues aspirant à la reconnaissance et à la circulation, dans son cas, le roumain et quelques langues orientales. Il est dans ce sens pionnier, ouvrant une voie qui n'est pas suivie tout de suite à son époque mais qui frappe aujourd'hui par le même esprit revendiquant la différence et la spécificité que la créolisation et la traduction culturelle, par ce qu'on a appelé de nos jours le « droit à la différence dans l'égalité » (Kristeva citée in Bhabha, 2007 : 16).

Bibliographie :

Corpus Istrati :

Istrati, Panaït (1924) : *Les récits d'Adrien Zograf, Oncle Anghel* (septième éditions), F. Rieder et C^ie^, Editeurs, 7, Place Saint-Sulpice, Paris.

Istrati, Panait (1925) : *Povestirile lui Adrian Zograf, Moş Anghel,* « Renaşterea », str. Pictor Grigorescu, no. 3, Bucureşti.

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

Istrati, Panaït ([1968] 1992) : *Oncle Anghel,* L'Etrangère/Gallimard (préface de Joseph Kessel), Paris.
Istrati, Panaït, ([1924] 1994) : *Les récits d'Adrien Zograf, Kyra Kyralina / Povestirile lui Adrian Zograf, Chira Chiralina,* Editura Istros –Muzeul Brăilei, Casa Memorială « Panait Istrati », Brăila.
Istrati, Panaït (1995) : *Les récits d'Adrien Zograf, Oncle Anghel/Povestirile lui Adrian Zograf, Mos Anghel,* Editura Istros –Muzeul Brăilei, Casa Memorială « Panait Istrati », Brăila.
Istrati, Panait (1998a) : *Pelerinul inimii*, Antologie, cuvânt înainte, prezentări şi traduceri de Alexandru Talex, Editura Minerva, Bucureşti.
Istrati, Panait (1988b) *: Corespondenţă cu scriitorii străini*, Ediţie, traduceri şi note de Alexandru Talex, Minerva, Bucureşti.
Istrati, Panaït (1984) : *Méditerranée. Lever du soleil,* Minerva, Bucureşti.
Istrati, Panaït (2006) : *Œuvres I et II*, édition établie et présentée par Linda Lé, Phébus Libretto.

Bibliographie critique:

Cogălniceanu, Maria (2009) : « Panait Istrati, scriitor român, scriitor francez, scriitor grec? », *România literară*, nr. 11.
Condei, Cecilia (2001) : *Interferenţe româno-franceze în opera lui Panait Istrati*, Editura Istros –Muzeul Brăilei, Brăila.
Constantinescu, Muguraş (2007) : « Istrati, autotraducteur en quête d'identité culturelle », *Atelier de traduction*, N°7, Editura Universităţii Suceava.
Constantinescu, Muguraş (2008) : « La traduction du langage religieux dans l'œuvre de Panaït Istrati *», Atelier de traduction*, N°10, Editura Universităţii Suceava, pp. 51-67.
Dumitru, Elena-Lavinia (2015) : *De vorbă cu Panait Istrati/Parlando con Panait Istrati*, Arcane, „Danubiana", „Philologica", Roma,.
Constantinescu, Muguraş (2008) : « Culture populaire et culture savante chez Panaït Istrati » in *Panaït Istrati sous le signe de la relecture*, Editura Universităţii Suceava, pp. 135-145.
Enică, Cătălin (2009) : *Lexicul de origine turcă şi greacă în literatura română modernă şi contemporană*, teză de doctorat, Universitatea "Dunărea de Jos", Galaţi.
Glissant, Edouard (1996) : *Introduction à une poétique du Divers,* Gallimard.
Hetriuc, Maria-Cristina (2015) : *Traduction, autotraduction, réécriture de l'œuvre de Panaït Istrati, la composante multiculturelle*, Editura Universităţii « Ştefan cel Mare » din Suceava collection Studia doctoralia, Francophonie-Traductologie, préface Muguraş Constantinescu, Suceava.
Iorgulescu, Mircea (1986) : *Spre alt Istrati* (*Vers l'autre Istrati*), Ed. Minerva, Bucarest.
Iorgulescu, Mircea (2001) : « Préface : Chemarea Mediteranei » in *Mediterana. Răsărit de soare*, Compania, p. 7-12.
Joubert, Claire (2009) : « Théorie en traduction : Homi Bhabha et l'intervention postcoloniale. », Littérature 2/ (n° 154), p. 149-174.
Jutrin-Klenner, Monique (1970) : *Panaït Istrati, un chardon déraciné. Écrivain français, conteur roumain*, François Maspero, Paris.

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)

Kessel, Joseph (1968, 1992) : « Préface », *in* Panaït Istrati, *Oncle Anghel,* L'Etrangère, Paris, Gallimard.

Lenz, Hélène (2006) : « Panaït Istrati et la transposition du nom propre », *Atelier de traduction*, N°5/6, Editura Universităţii Suceava, juillet.

Lenz, Hélène (2007) : *« Langages d'étranger chez P. Istrati », Atelier de traduction*, N°7, Editura Universităţii Suceava.

Mavrodin, Irina ([2000] 2014) : *Entretien : Irina Mavrodin et Muguraş Constantinescu sur la traduction en tant qu'« incessante ascension de la montagne »* (traduit du roumain par Anca-Andreea Brăescu) *Atelier de traduction*, nº 1, Editura Universităţii Suceava pp.255-274.

Raguet, Christine (2011) : « Pour une dynamique créative en traduction », *J'ai dit la "traductologie" sans que j'en susse rien : hommages à Jean-René Ladmiral*, Nadia D'Amelio, Lance Hewson (éds), Mons-Hainaut CIPA, p. 29-40.

Somfălean, Liliana (1985) : *Expresivitatea limbii franceze la Panait Istrati, Caiete critice,* nr.3-4, Bucureşti.

Sitographie :

http://www.romlit.ro/panait_istrati_scriitor_romn_scriitor_francez_scriitor_grec, consulté le 18 octobre 2016.

http://www.edouardglissant.fr/creolisation.html, consulté le 21 octobre 2016.

URL : www.cairn.info/revue-litterature-2009-2-page-149.htm, consulté le 25. 04.2016.

Le Tiers-espace de Bhabha, Homi. Entretien avec Jonathan Rutherford, https://focusderguini.wordpress.com/2013/11/22/le-tiers-espace-de-bhabha-homi-entretien-avec-jonathan-rutherford/ consulté le 2 décembre 2015.

Reynolds Michel, « L'hybridité comme espace d'émancipation », Témoignages.re / 20 juin 2011, http://www.temoignages.re/chroniques/tribune-libre/l-hybridite-comme-espace-d-emancipation, 50467, consulté le 2 décembre 2015.

Elvan Zabunyan, « Repenser les cultural studies et les théories postcoloniales dans leur version française », Critique d'art [En ligne], 30 | Automne 2007, mis en ligne le 07 mars 2012, consulté le 22 décembre 2015. URL : http://critiquedart.revues.org/994.

Marie Cuillerai, « Le Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », Acta fabula, vol. 11, n° 1, « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha », Janvier 2010, URL : http://www.fabula.org/acta/document5451.php, page consultée le 13 juillet 2016.

Tiphaine Samoyault, « Traduire pour ne pas comparer », Acta fabula, vol. 11, n° 1, « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha », Janvier 2010, URL : http://www.fabula.org/acta/document5450.php, page consultée le 13 juillet 2016.

Note : Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.

BDD-A25257 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-28 01:10:28 UTC)